

P O L A R

NAOMI HIRAHARA



Gasa-Gasa Girl

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Benoîte Dauvergne

 **l'aube**
NOIRE

GASA-GASA GIRL

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

Titre original: *Gasa-Gasa Girl*

This translation is published by arrangement
with Dell Books, an imprint of Random House,
a division of Penguin Random House LLC.

© 2005 by Naomi Hirahara

© Éditions de l'Aube, 2016
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-1407-9

Naomi Hirahara

Gasa-Gasa Girl

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Benoîte Dauvergne

éditions de l'aube

De la même auteure, chez le même éditeur :

La malédiction d'un jardinier kibeï,
l'Aube noire, 2015 ; l'Aube noire poche, 2016

*À Jimmy,
le véritable artiste de la famille*

Bien que ce roman mentionne une personne ayant existé,
Takeo Shiota, ainsi que des lieux réels,
l'histoire de *Gasa-Gasa Girl* est totalement fictive.

Avant

Gasa-gasa. C'était le mot que Chizuko employait pour la décrire. Leur petite fille *gasa-gasa*, toujours agitée, toujours en mouvement. Un soir, en rentrant de sa tournée des jardins, Mas Arai l'avait retrouvée en train de mâcher l'étui en cuir de son sécateur préféré, dans le salon de leur maison d'Altadena, en Californie. Cinq minutes plus tard, elle s'était mise à piocher dans les bols de jetons de son jeu de go japonais, puis elle avait éparpillé les petites pierres noires et blanches sur le linoléum de la cuisine. Et encore cinq minutes plus tard, elle s'était installée dans le placard du couloir et avait sorti toutes les chemises de travail kaki à manches longues de Mas.

« Elle bouge tout le temps, disait Chizuko. Je ne peux pas la surveiller en permanence ; j'ai déjà tellement à faire à la maison ! »

Mas n'osait pas critiquer ses compétences de mère, de crainte qu'elle dresse ensuite la liste de ses échecs en tant que père. C'était déjà difficile de la maîtriser entre les quatre murs de leur maison de McNally Street ; mais dehors, dans le vaste monde, Mas et Chizuko devaient sans arrêt garder leur fille à l'œil. S'ils n'avaient pas été aussi vigilants, Mari serait sûrement tombée dans un ravin à sec d'Elysian Park au cours d'un pique-nique de l'association des jardiniers, ou elle se serait enfuie avec une

NAOMI HIRAHARA

bande de daims affamés pendant une sortie au vieux parc aux cerfs japonais du comté d'Orange. Mari avait tout le temps la bougeotte. Pourtant, elle s'en tirait toujours sans trop de dégâts. Bien souvent, Mas se demandait dans quel pétrin allait encore se fourrer cette petite fille *gasa-gasa*.

Chapitre 1

« S'éloigner du bruit de la civilisation, vivre à la manière simple des paysans et respirer l'air pur à pleins poumons : voilà comment donner un bon coup de propre à sa vie. »

Takeo Shiota, New York, 1^{er} août 1915

MARS 2000

Mas sut que New York n'était pas une ville pour lui à la minute où il s'aperçut que ses jardins étaient fermés à clé. Chez lui, dans le sud de la Californie, même au cœur des plus beaux quartiers de Beverly Hills ou de San Marino, les pelouses se déroulaient comme des tapis luxueux jusqu'au bord des trottoirs, attirant les invités et les regards des passants envieux. On avait évidemment recours aux menaces et avertissements visuels là-bas aussi – des panneaux bleus et jaunes fixés sur des pieux métalliques, indiquant que le propriétaire était armé. Certes, on pouvait se désoler de voir ces belles pelouses percées de piquets, mais enfermer un jardin derrière des barreaux, c'était franchement cruel.

« On appelle ça des jardins communautaires, lui expliqua Tug Yamada. Tout le monde peut participer à leur entretien. » Ils étaient coincés dans les bouchons sur Flatbush Avenue. Tug

était venu chercher Mas dans une Mercury de location blanche – une perle au milieu des Town Car noires qui tournaient autour de l’aéroport JFK. Mas pouvait toujours compter sur lui pour le dépanner. Cela dit, il pressentait que son ami n’était pas étranger aux récentes péripéties. Sans l’intervention d’une force extérieure – celle d’un *Nisei* d’un mètre quatre-vingts, un Nippo-Américain de la deuxième génération, par exemple – la fille de Mas, Mari, ne l’aurait jamais appelé chez lui, à Altadena.

« Communautaires ? Comme les jardins japonais à Los Angeles ?

— Ici, il n’y a pas de jardiniers japonais, Mas. Ou, s’il en reste, on doit pouvoir les compter sur les doigts d’une main. »

Dès que Tug ouvrit la paume, Mas vit se dresser son demi-index, souvenir de sa blessure de guerre en Europe.

Cette ville n’était pas un endroit pour un jardinier japonais, et pas davantage pour un *Kibei* comme Mas, qui était né aux États-Unis mais avait grandi au Japon. *Kibei* – « *ki* » signifiant « *retour* » et « *bei* » faisant référence à l’Amérique – était un mot que les Nippo-Américains avaient inventé pour expliquer l’incertitude dans laquelle ils vivaient. Bien qu’ils soient définitivement installés aux États-Unis, bon nombre de *Kibei* avaient du mal à s’exprimer en anglais ; et ils n’étaient pas non plus très à l’aise avec le japonais.

Mas avait l’habitude de se trouver nulle part à sa place, mais il avait éprouvé un sentiment particulièrement fort de déracinement à l’instant où il était monté dans l’avion. Il y avait un groupe de *Hakujin*¹ et de Noirs, quelques jeunes Chinois, ainsi que deux ou trois Japonais parmi les passagers, mais ceux-ci étaient des hommes d’affaires : ils portaient des costumes cravates bleus et noirs, ainsi que des chaussures de ville, même dans l’avion. Ils étaient assis à l’avant, derrière un rideau qui séparait la

1. Blancs.

première classe de la deuxième, appelée classe « économique ». Ce nom sous-entendait clairement qu'elle était réservée aux passagers *bimbo*, sans le sou, comme Mas. Déjà, lorsqu'il avait quitté Hiroshima pour retourner en Amérique en 1947, celui-ci avait dû acheter un billet de troisième classe pour son trajet en bateau et avait atterri dans une grande salle remplie d'adolescents rêveurs comme lui, allongés sur des *goza*, des nattes de paille, à même le sol de la cale.

Dans les rues de New York, Mas voyait des adolescents à la peau noire ou marron qui avaient le même regard. Emmittoufflés dans des blousons gonflés et coiffés de bonnets, ces jeunes semblaient croire en leurs rêves avec nonchalance, imprudence peut-être, comme s'ils ne risquaient pas de se tarir.

« Tout le monde est *gasa-gasa* ici, hein ?

— Ouais, à New York, les gens bougent tout le temps. Tu devrais voir le quartier où vit Joy à Manhattan ! Le soir, les rues sont encore noires de monde. »

Tug était arrivé à New York deux ou trois semaines plus tôt pour le vernissage de l'exposition de sa fille. De tous les amis de Mas, c'était sans doute lui qui connaissait le mieux Manhattan.

« Elle habite près d'ici, Joy ?

— De l'autre côté du pont de Brooklyn ; mais en métro, on y est en un rien de temps.

— C'est un quartier chic, ce Manhattan ?

— Eh bien, Joy vit dans un appartement grand comme un timbre-poste et l'eau qui coule de ses robinets est toute marron. » Tug caressa sa barbe blanche.

« Moi qui adore prendre des bains, imagine un peu ! »

De fait, Tug avait installé un jacuzzi – l'unique folie que sa femme Lil et lui s'étaient jamais permise – dans leur modeste demeure, située à seulement trois kilomètres à l'est de chez Mas. Il ne faisait aucun doute que cet amour pour les bains était né

à l'époque où, enfant, Tug mijotait chaque soir dans le *furo* familial, l'énorme baignoire en bois japonaise de leur plantation de piments.

Pour la forme, Mas lui posa quelques questions supplémentaires sur Joy, puis décida d'en venir au fait.

« Alors, t'es au courant de ce qui lui arrive, à Mari ? »

— Il vaut mieux que Lloyd et elle t'expliquent eux-mêmes la situation. »

Lloyd ? Mas avait à peine songé à son nouveau gendre.

« Pas de problème avec le bébé... ? »

Le vieil homme n'arrivait même pas à prononcer son nom : Takeo Frederick Jensen. Il était trop long ; pourquoi avoir appelé cet enfant Takeo, d'ailleurs ?

En décembre, Mari lui avait envoyé la photo d'un nourrisson tout rouge, au visage de singe ; ses petites mains étaient recroquevillées comme des crevettes cuites. Il était impossible de dire si le bébé avait plus l'air japonais que *hakujin*, ou s'il était à mi-chemin entre les deux. Mas se remémora Mari au même âge. Il avait presque peur de la toucher et Chizuko elle-même lui demandait de garder ses distances. Mais avec le temps, Mas avait pris le coup de main – il fallait soutenir la nuque et faire attention à la fontanelle sur le dessus de sa tête. La première et unique fois où il avait donné le bain à Mari, Mas avait remarqué une tache bleu foncé au-dessus de ses fesses. Avait-il fait quelque chose de mal ?

« La plupart des bébés japonais en ont une, Masao-san¹ », lui avait expliqué Chizuko en riant. Plus tard, la femme de Tug, Lil, avait ajouté que les médecins appelaient ça une *tache mongoloïde*, un terme bien sophistiqué pour une marque temporaire sur le derrière d'un bébé.

Lorsque Tug s'arrêta à un nouveau feu, Mas remarqua encore un de ces jardins communautaires. Il s'agissait cette fois d'un

1. Suffixe neutre, formule de politesse standard.

triangle de verdure, fermé d'un côté par le mur d'une élégante boutique blanche qui semblait vendre des baskets et des maillots hors de prix. Mas distinguait un cèdre du Japon et même une sorte de bassin improvisé. L'air était encore froid à New York, il faisait bien quinze degrés de moins qu'à L.A. Les gens d'ici manquaient-ils d'arbres et de fleurs au point qu'ils éprouvaient le besoin de créer des oasis printanières au milieu de la neige fondue ?

Tug sembla lire dans les pensées de Mas.

« Lloyd m'a parlé de cet endroit, l'autre jour. Il a même un nom : le jardin du Nounours, ou quelque chose comme ça. »

Le jardin du Nounours ? Ça fait pas très sérieux, pensa Mas.

« Lorsqu'un promoteur a voulu se débarrasser du jardin, toute la population du quartier a protesté, y compris Lloyd et Mari. Un jour, quelqu'un avait jeté un nounours dans l'enclos, d'où son nom, j'imagine. Tu connais sûrement quelques jardins communautaires, Mas. Je crois qu'il y en a un en face du Dodger Stadium, de l'autre côté de l'autoroute. »

Pas étonnant que Tug retienne tout ce qui concernait les Dodgers de près ou de loin : c'était un fervent admirateur de cette équipe de base-ball. Mas lui-même se rappelait avoir vu ces petits potagers et massifs de fleurs sur le flanc d'une colline, juste au-dessus d'un tunnel de la Pasadena Freeway. Il existait un autre jardin à Alhambra, à une dizaine de kilomètres au sud d'Altadena, où des immigrants chinois en pantalons de coton, parfois coiffés de chapeaux de paille, s'occupaient de plants de maïs et de tomates cerises. Mais ces jardins étaient principalement des potagers, alors que ceux de Flatbush Avenue étaient remplis d'arbres et de fleurs qui avaient du mal à s'épanouir. À L.A., tout le monde était fier de posséder son propre jardin d'agrément – un concept qui avait permis à Mas et à plusieurs milliers d'autres Nippo-Américains d'obtenir des emplois de jardiniers, qu'ils soient capables de faire pousser quelque chose ou

non. Les gens portaient du principe que les Japonais avaient les pouces verts. S'ils avaient su la vérité ! En réalité, la plupart des débutants pouvaient à peine différencier une mauvaise herbe d'un plant d'impatiens. Mais tous ces hommes avaient rapidement pigé le truc et gagné assez d'argent pour nourrir leurs familles et envoyer leurs enfants dans des écoles de luxe, parfois même jusqu'à New York.

« Combien de temps tu comptes rester ici ? demanda Mas.

— Eh bien, le vernissage de Joy a lieu dans deux semaines. D'ailleurs, vous êtes invités, Mari, Lloyd et toi. Je ne sais pas si le bébé sera le bienvenu, cependant. J'ignore ce que font les gens à un vernissage. »

Joy, la fille de Tug, avait récemment troqué sa blouse blanche et son stéthoscope contre une poignée de pinceaux et une vie de misère. Cette nouvelle avait été un coup dur, mais à la façon typique des Yamada, Tug avait très vite rebondi. Aujourd'hui, il soutenait la nouvelle carrière de sa fille à cent pour cent. Mas n'avait jamais été très doué pour soutenir qui que ce soit ; c'était du moins ce que Chizuko et Mari lui répétaient sans arrêt, autrefois. C'est pour ça qu'il avait été surpris d'entendre la voix tremblotante de sa fille à l'autre bout du fil, le jour où elle l'avait appelé de Brooklyn.

« Nous avons quelques problèmes, Papa. Il se pourrait qu'on ait besoin de ton aide. »

De mon aide ? se demanda Mas. Mari ne lui avait jamais demandé un seul coup de main de sa vie ! Elle n'avait pas voulu entrer dans les détails mais avait déclaré que son mari, Lloyd, et elle lui paieraient le billet d'avion.

« Tu auras besoin de ton permis de conduire pour embarquer. Et n'oublie pas d'emporter une carte de crédit, au cas où », avait-elle ajouté.

Il y avait un petit problème, cependant : Mas n'en possédait aucune. Il avait brièvement détenu une carte à l'époque où sa

femme, Chizuko, était encore en vie, mais c'était une quinzaine d'années plus tôt. Mas s'était donc rendu à la banque et une semaine plus tard, on lui avait remis son propre rectangle de plastique brillant, sur lequel était inscrit son nom en entier, « *MASAO ARAI* ».

À présent, grâce à son permis de conduire et sa nouvelle carte de crédit, tous deux rangés dans son portefeuille en cuir usé, Mas avait à la fois une identité et de l'argent. Il ignorait si ça suffirait pour aider Mari, mais il ne faisait aucun doute que s'il échouait, l'occasion d'épauler sa fille ne se présenterait jamais plus.

*

La voiture passa encore devant quelques pizzerias, une rangée d'arbres nus dans un parc aux couleurs brunes et de petites épiceries semblables aux anciens étals de fruits et légumes de Little Tokyo. Tug finit par tourner à droite et s'engagea dans une avenue plus étroite, nommée Carlton. Des deux côtés de la chaussée se dressaient des bâtiments en briques à deux étages – Tug appelait ça des maisons de ville. Leurs portes d'entrée étaient toutes protégées par de lourdes grilles en métal, mais Mas ne voyait aucun panneau « *PROPRIÉTAIRE ARMÉ* ». *Les habitants de Brooklyn préfèrent les anciennes méthodes pour lutter contre le crime*, supposa-t-il.

Comme les voitures étaient garées pare-chocs contre pare-chocs le long du trottoir, Tug se gara en double file devant une maison de ville et appuya sur un bouton pour ouvrir le coffre.

« Je suis désolé de ne pas pouvoir attendre avec toi », dit-il. Laissant le moteur en marche, il sortit du véhicule et alla chercher la Samsonite en plastique jaune de Mas dans le coffre. Debout sur le trottoir, le vieux jardinier attendait dans le froid en serrant ses poings arthritiques.

Tug lui tendit sa valise, ainsi qu'un trousseau de clés.

« Lloyd m'a demandé de te les remettre. L'une ouvre la grille, l'autre la porte. Il rentrera dès qu'il aura terminé sa journée de travail. »

Et Mari alors ? Mas n'eut pas le temps de se renseigner, car Tug était déjà reparti vers la voiture.

« À bientôt, mon vieux. Je t'appelle demain. »

Mas hésita un instant devant la maison de ville. Serrant la poignée de sa valise et les clés dans ses mains, il commença à gravir les marches en béton, mais entendit aussitôt Tug klaxonner. Celui-ci secoua sa tignasse blanche et baissa la vitre côté passager.

« Non, Mas, pas là-haut. Il faut que tu descendes. »

Le vieux jardinier pointa du doigt une grille sur sa droite, celle d'un appartement qui semblait situé plus bas qu'un rez-de-chaussée ordinaire, et Tug hocha la tête. Ensuite, la voiture de location blanche s'éloigna sur Carlton Avenue, ne laissant derrière elle qu'une brève traînée de vapeur et de gaz d'échappement.

C'était pire que tout ce que Mas avait imaginé. Il se doutait qu'il était difficile de joindre les deux bouts pour une réalisatrice indépendante et – ces mots lui écorchaient la bouche – un jardinier des temps modernes à New York, mais étaient-ils pauvres au point de devoir habiter dans un sous-sol ? L'unique petite fenêtre, qui ne montait pas plus haut que les genoux de Mas, était protégée par d'épais barreaux. C'était à se demander si on voulait empêcher les gens d'entrer ou de sortir de l'appartement.

Essayant de tourner chaque clé dans la serrure, Mas parvint finalement à ouvrir la grille. Au fond d'un espace sombre et humide se dressait ensuite une grande porte. Ses yeux avaient du mal à s'adapter à l'obscurité. Il sortit ses lunettes de lecture neuves de la poche de sa chemise afin de trouver la bonne clé.

Il faisait frais dans l'appartement et ça sentait le renfermé, exactement comme dans son garage après une averse hivernale. Il y avait comme des strates d'odeurs : le parfum familial des vieux journaux et des livres, les effluves persistants d'anciens

repas préparés par Mari et Lloyd – et des dizaines d'autres couples avant eux, peut-être – ainsi qu'une vague odeur sucrée de talc. Mas tâta le mur près de la porte – du lambris, mais pas d'interrupteur. Il finit par deviner le contour d'un abat-jour, trouva le variateur et le tourna deux fois.

Le salon n'était pas grand, il faisait moins de cinq mètres sur cinq. Un long canapé était installé le long du mur de gauche, mais le regard de Mas fut surtout attiré par une volée de marches en bois qui ne menait pas à une porte ni à une autre pièce, mais à un mur. Un escalier qui ne conduisait nulle part, un appartement souterrain – mais comment pouvait-on avoir envie de vivre ici ? Tug lui avait dit que le quartier s'appelait Park Slope, mais à part le jardin du Nounours, Mas n'avait pas aperçu le moindre carré de verdure dans le coin. Il remarqua que, contrairement aux familles typiquement nippon-américaines, Mari et Lloyd ne rangeaient pas leurs chaussures dans l'entrée. Il avança donc sur le parquet et posa sa valise sur le tapis brun élimé.

Une kitchenette était installée dans un coin de la pièce. Deux tasses à café, une assiette et quelques biberons posés à l'envers séchaient sur un égouttoir métallique. Un tas de papiers et de livres s'amoncelaient sur le bureau situé à côté de la cheminée encastrée – on aurait dit que le meuble essayait de recracher ou de rejeter le poids de toutes ces informations. Mas appuya sur l'interrupteur d'une autre lampe près du bureau et examina les livres. La plupart étaient écrits en anglais, mais il y en avait deux ou trois en japonais. Un gros dictionnaire anglais-japonais, comme celui dont se servait Chizuko quand elle écrivait des lettres officielles, était posé sur une étagère. Mas et Chizuko avaient eu beau envoyer leur fille à un cours de japonais tous les samedis, celle-ci ne s'était jamais intéressée à leur langue maternelle et avait oublié le peu qu'on lui avait enseigné. Chizuko était vexée, parfois même blessée, lorsque Mari, adolescente, lui sifflait en public : « Parle anglais, Maman, parle anglais. »

Ces livres en japonais ne pouvaient donc pas lui appartenir. Mais à qui d'autre alors ? Quand même pas au gendre ?

Sur l'étagère, à côté du dictionnaire, étaient posées quelques photos : celle du petit Takeo que Mari lui avait envoyée et un grand portrait d'elle en compagnie de Lloyd, son mari au teint pâle et aux cheveux en bataille. Le couple se tenait devant l'escalier en ciment d'un bâtiment administratif. Mas n'avait pas vu Lloyd depuis des années, mais celui-ci ne s'était pas arrangé avec le temps. Au lieu de paraître plus élégante et soignée, sa chevelure à peine peignée lui descendait jusqu'aux épaules. Il avait beau porter des lunettes à monture métallique et un costume brun clair, on voyait bien que c'était un bon à rien de jardinier, exactement comme Mas. Toutefois, Lloyd était un *Hakujin* de plus d'un mètre quatre-vingts, non un *Kibei*. Rien ne pouvait excuser le fait qu'il ait choisi d'exercer le même genre de travail que les types désespérés.

La photocopie un peu floue du portrait d'un homme était scotchée au mur au-dessus du bureau. Mas ajusta ses lunettes de lecture sur son nez. Il s'agissait d'un Japonais en costume, coiffé d'un chapeau de paille. La moitié de son visage était sombre, mais on devinait que c'était un homme important. *Erai*¹ : une espèce de grand patron, sans doute. Cette photo en noir et blanc avait clairement été prise plus d'un demi-siècle plus tôt, peut-être dans les années 1920 ou 1930, l'époque de la naissance de Mas.

Celui-ci s'étonnait qu'un tel désordre règne sur le bureau. Mari ressemblait beaucoup à sa mère de ce côté-là ; du vivant de Chizuko, leur maison d'Altadena était toujours impeccable. Tous les couteaux de cuisine étaient parfaitement affûtés (une mission que Mas exécutait en grognant, après avoir été longuement harcelé par Chizuko) et classés par taille dans l'un des tiroirs de la cuisine. Les factures étaient payées dès réception,

1. Éminent, haut placé.

puis rangées dans des dossiers. Enfant, Mari elle-même disposait ses gommes par ordre de grandeur sur le bureau rose que Mas lui avait fabriqué. Quelques-unes étaient d'étranges gommes blanches japonaises, enveloppées dans du carton coloré. Jadis, elles avaient eu un parfum de fleur sucré; mais aujourd'hui, toujours posées sur le bureau rose dans la maison silencieuse de Mas, elles étaient presque inodores.

Quelque chose d'autre clochait dans l'appartement de Park Slope. Mas avait accepté de nouveaux clients quelques mois plus tôt. Il s'agissait d'un jeune couple avec un bébé, à Pasadena. Il y avait un jardin en pente devant leur maison à charpente en bois – chose que le vieux jardinier n'aurait jamais acceptée à l'apogée de sa carrière; mais aujourd'hui, la concurrence était plus féroce que jamais et il ne pouvait pas se permettre de faire le difficile. Chaque fois qu'il attendait sur le seuil pour parler avec la dame, il remarquait des Lego éparpillés, des jouets en plastique renversés et des couvertures abandonnées sur le sol. Mais le salon de Mari et Lloyd ne ressemblait pas du tout à ça.

Mas pénétra dans la pièce du fond: la chambre. Comme il y faisait sombre, il alluma la lampe près du lit. Sans surprise, il découvrit un petit berceau posé dans un coin. Puis quelques animaux en peluche et paquets de couches jetables. Près du berceau se dressait un grand néon, un peu comme ceux que Mas avait vus dans des serres d'orchidées. Quel genre de vie menait donc Mari avec son jardinier *bakujin* géant ?

Une porte de la chambre s'ouvrait sur un petit jardin. À travers la fenêtre, Mas vit qu'il s'était mis à pleuvoir. Il tourna deux fois le verrou et ouvrit la porte. Enfin un petit carré de verdure – mais celle-ci était mêlée de saleté et de gris.

Mas laissa la bruine mouiller ses cheveux, qu'il avait peignés en arrière avec de l'huile capillaire, comme toujours. Il remonta le col de sa veste et grimpa les marches jusqu'au misérable carré d'herbe. Son état ne le surprenait pas. La plupart de ses collègues

passaient tellement de temps à s'occuper des jardins des autres qu'ils n'avaient plus assez d'énergie pour entretenir les leurs. Celui qui se trouvait devant la maison de Mas était lui-même envahi par les pissenlits et celui de derrière aurait été totalement sinistre sans les pots de cymbidiums laissés par Chizuko. Titubant sur le gravier glacé, Mas crut soudain entendre la sonnerie d'un téléphone au loin. *Ma foi, j'habite pas ici*, pensa-t-il en allant examiner un banc en fer fantaisie, puis quelques lapins et canards en métal. Ce carré d'herbe semblait fait de chiendent pied-de-poule semé la saison passée.

On avait tenté de planter quelques jonquilles et celles-ci perçaient courageusement la terre couleur chocolat. Les fleurs toujours bien fermées du prunier, seul arbre du jardin, attendaient la chaleur du soleil printanier.

S'apprêtant à poursuivre son inventaire des plantes en hivernage, Mas remarqua soudain une silhouette dans l'encadrement de la porte ouverte. Le gendre. Un homme squelettique dont les cheveux châtain clair pendaient comme des algues. Son visage était blême. Mas enfonça les mains dans les poches de son anorak et retourna vers l'appartement en se préparant aux civilités forcées qu'échangeaient en principe les membres d'une même famille aux fêtes et aux enterrements.

Mais le gendre ne prit même pas la peine de lui sourire.

« Mari et Takeo ne sont pas là, dit Lloyd. Et je ne sais pas exactement où ils se trouvent. »